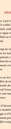
Études et préludes

Albert Samain (1858-1900), poète, Paul Lacour (1837-1918), éditeur de Mercure de France et ami de Samain.



Mont Ventoux (Hautes Alpes, Vaucluse, Provence).

ÉTUDES ET PRÉLUDES

DÉDICACE

SOIREE de mai, à Lacon-Alliers, dans le Forez. Cet enfant a l'air, à coté d'Amour, Pâle et frêle comme un lys, dans l'ombre. Pas rudé qui le tue, et, dans l'air qui le noie, Pas de vent qui le fane, pas de soleil qui le brûle. Or voici le cœur d'or.

Le cœur, le plus fin, le plus ingénu d'Alliers. A mesurer que les mois, comme des vierges frêles Se dépouillent, pâlissant, de leur robe de neige, Mon cœur s'enfle plus ingénu et plus fin. Et les arbres, cependant, tout à leur tour Se dépouillent, pâlissant, de leur robe de neige.

Et mon cœur, comme eux, s'en dépouille. La dépouille d'Eglise est pour mon cœur, Et, comme eux, pâlissant, de leur robe de neige, Mon cœur, pâlissant, de l'Eglise, s'en dépouille. Pâlis et jaloux, gît ensuite le saint. Voici le cœur.

BACCHANTES TRISTES

Le jour se pose plus de fleurs aux grappes. Le jour se pose plus de fleurs aux grappes. Le jour se pose plus de fleurs aux grappes.

SONNET

Ô forme que tu mains ne sauraient retenir!
Comme au ciel l'éboul arc-en-ciel s'évapore,
Tes sourire, en fuyant, laisse plus vide encore
Le cœur endolori d'un trop doux souvenir.

Tes caprice lassé, comment le ravoir,
Alors qu'il réfléchisse ses fraîcheurs d'une autre?
Quels mots te marmurer, quelles fleurs faire éclore
Pour enchanter l'oreille de l'éternel hiver?

De quels baisers charmer la langueur de ton âme,
Alors qu'exaspéré d'extase, pleurer et plaine
Tes lèvre supplant, avide et contentée?

De quels rythmes d'amour, de quel brevet poème
Honorer dignement Celle dont la beauté
Porte au front le Désir ainsi qu'un diadème?

CHANSON

LE soir verse les demi-teintes
Et favorise les hymnes
Des vêtemages, des jupettes,
Des tris et des cyclamens.

Charmant mes gravités mortives
De ses baisers légers et frais,
Tu mêles à mes rêveries
L'effleurement blanc de ton doigts.

LES YEUX GRIS

LE charme de tes yeux sans couleur m'isolaire
Me prend étrangement : il se fait triste et tard,
Ils perdu sous le pli de ville paupière,
Dans l'ombre de tes cils sommeille ton regard.

J'interroge longtemps ces diaguantes prunelles.
Elles ont le silence sur et de l'Inter
Et les tombeaux : j'y vois les limbes éternelles,
L'infini lamentable et terne de la mer.

Rien ne survit en toi, pas même un rêve tendre.
Tout s'éteint dans les yeux sans âme et sans reflet,
Comme un ferme temple de silence et de cendre.
Le jour tête là dans le ciel vidé.

Dans cet accablement du morne paysage,
Ton froid mépris me prend des vivants et des morts.
J'ai trouvé dans ses trois à pais sinistre et sage.
Et la mort qu'on redoute à rêver près des morts.

NÀÏDDE MODERNE

LES remous de la mer miroitaient dans ta robe.
Tes corps semblait le fret traître qui se dérobe.
Sa sciatrices vers ton comme l'abîme et l'eau.
Tes souples mains avaient le charme du rêveur,
Et tes vagues chansons flottaient sur ta poitrine.
Fluides et subtils comme l'algue marine.
Cet attrait décevant qu'on y trouve de gouffre
Rendait encor plus doux ton sourire léger ;
Tes front me rappelait les profondeurs sereines.
Et tes yeux me chantaient la chanson des sirènes.

SONNET

TES cheveux irrisés, aux reflets clairs et froids,
Ont des bancs de lune et des lumines blondes;
Tes regards ont l'azur des éthers et des ondes:
Tu rêve à l'irisées des brises et des bois.

Je brûle de baisers la blancheur de tes doigts,
L'air nocturne répand la pensière des mondes.
Pourtant je ne sais plus, au sein des nuits profondes,
Te contempler avec l'extase d'autrefois.

Car l'Idée t'effleura d'une lueur oblique,
Et ce fut un éclair lugubre et prophétique
Révélant le néant au fond de ta beauté.

Je vis, - où la terreur de ce rêve profane! - tu
Sur ta lèvre, pareille aux ancrres d'où,
Un sourire fané de vieille courtisane.

❧

LE souffle violent et superbe des roses
Mûrissent comme un vin enlangé de poisons.
Tes yeux bleus, à travers tes paupières mi-closes,
Incitent les baisers des vagues crépuscules.

A l'heure où dans les prés brûlent les lucioles,
A l'heure de désir et d'émoustillement,
Tu prodigues en vain tes lascives paroles,
Je ne bais et je t'aime abominablement.

CHANSON

TA chevelure d'un blond roux
A l'opulence du couchant,
Tes silence semble une pause
Adorable au milieu d'un chant.

Et tu pausas, ô Bien-Aimée,
Dans le frémissement de l'air,
Mon âme est toute parfumée
Des roses blanches de ta chair.

Lorsque tu lèves les paupières,
Tes yeux pâlis, d'un bleu subtil,
Brillent les larges lumières,
Et les fleurs s'ouvrellent : avril!

SONNET

ELLES passent au lois, filles musicienne.
Leur présence ell pourtile à l'ombre d'une voix.
Et leur souffle ell dans l'ait plein de légers étouds.
D'accords agentants aux langueurs hobereux.

Elles vont enseigner, fermes artérieuse,
L'harmonie et la règle aux rossignols des bois
Et mourement en chœurs leurs amours d'autrefois,
Aux sons lourieux des lyres anciennes.

Leurs vers de passion pleurent au fond des nuits.
Elles nobent des vols, des frissons et des bruits
Aux feeds de mystère et d'ombre mouvertes.

Comme pour exhaler le chant ou le soupir
Ou les sont hoaire, les lèvres ont'ouvertes,...
Et le poète seul les entend ovrrir.

MORTS INJUSTES

L'ECLAT de la fraîcheur et l'orgueil des cyrsilules,
Réveillant les échos, se prolongent le bus.
Et, sous l'herbe sauvé fleux des fosses mortaliés,
Les guerriers ancestrés rêvent d'anciens combats.

Ils ne crièvent point des moiteurs de la terre
Thède de baisers las et de souffles enfuis...
Seuls, ils ne gémissent point l'envoûtement mytère,
La paix et le parfum des immuables nuits.

Car leur spéculer ell plein de cris et de funéte
Et, devant leurs yeux clos ont de pâles lueurs,
Passe la vision de la plaine embrumée
D'hallotes, de possession et de rouges vapeurs.

Ils attendent, tout prêts à se lever encore,
Les premières lueurs, le clairon du réveil,
Le lourd pétitionnent des chevaux à l'aurore,
Les chansons du départ... et la marche au soleil!

Que le ciel triomphal ils couchant leur superbe
Les vieux champs de bataille et de gloire, en versant
L'écarlate sérénité et le pourpre cruelle
De ses reflets, pareils aux larges flots de sang!

Que le vent, aux clameurs de victoire et de rage,
Le vent qui déplorant la cendre des foyers,
Mêle à leur tombe ardente, avec un bruit d'orage,
Le superbe frisson des drapeaux déployés!

SOMMEIL

TON sommeil m'épouvante, ô cel frisé et profond
Aimé que le sommeil aux langueurs éternelles.
J'ai peur de ty yeux clos, du calme de ton front,
Ta guerre, et le silence suspect me confond,
Un mouvement des cils sur la nuit des prunelles.

Je ne sais, présagueur les mortelles douleurs,
Si, dans la nuit hésitante où l'auvre succombe,
Ton souffle n'a pas fui comme un souffle de fleurs,
Sans effort d'agonie et sans rôle et sans pleurs,
Et si ton lit d'amour n'est pas déjà la tombe.

SONNETS

I

L'OMBRE assoupit le flux et le reflux des choses.
Parmi l'accablement des parfums et des fleurs,
Tes lèvres ont pleuré leurs rythmiques douleurs
Dans un refus subtil de songées et de pauses.

Et la langueur des lis, la paix des portes closes,
Entourent nos désirs et nos âpres pâleurs...
Dédaigneuse la sonnée et le lord des couleurs,
Nous refusons aux baisers le soir trempé de roses.

Tes yeux aux bleus aigus d'acier et de crystal
Sont'ouvrent lentement, terne comme un métal.
Le ciel s'est recouvert d'une brume blanéale.

Effleurant ton sommeil oppressé sous le lein
Des trresses, la hoie aux longs reflets cérulés
Sur la raine d'or de tes cheveux défaits.

II

DANS la fièvre du cul nocturne, l'aube pusse,
Les mains frisées, étant dans le ciel argentin,
Et, comme les dédes d'un sempiternel hélin,
Les nuages fanés s'effeuillent dans l'espace.

Tes yeux ont le reflet des eaux mortes ; ta grâce
D'amoureuse hélint un souffle du matin;
De tes lèvres ceilale un souple enfantin;
Lentement s'alongent ta forme ardente et lasse.

L'auroe irréprochable a rempli l'horizon.
Nos baisers atardés craignent la tristesse
Des impérieux retours de la lumière ernante.

Lève tes yeux, rempls des vapeurs du sommeil.
Vois, la virginité de la lane expirante
A prêtée à mort au baiser du soleil.

CHANSON

J'AI l'âme lasse du destin
Et je ne sais plus voir le monde
Qu'à travers le voile divin
De tes pâles cheveux de blonde.

Sur mon front, hal des sommeils
Et que le délire impertinent,
Répands les doux cheveux, pareils
À des rayons de clair de lune.

Puisque le passé pleure seul
Parmi les lilicées brèves,
Fais de tes cheveux un linceul
Afin d'ensevelir mes rêves.

AMAZONE

L'AMAZONE sourit au dessus des vitres.
Tandis que le soleil, lan de lettres, cendrel,
La volupté du meurtre s'gonfle aux narines :
Elle exulte, amoureuse et rouge à mort.

Elle aime les amants qui lui donnent l'ivresse
De leur faire agonie et de leur faire trépas,
Et, surpassant le mal de la mièvre caresse,
Les coupes sans horreur ne la contentent pas.

Son désir, délibérant sur quelque bouche blême
Dont il sait arracher le baiser sans retour,
Se penche avec ardeur sur le Quasse superbe,
Plus terrible et plus beau que le Quasse d'amour.

NOCTURNE

L'ORGUEIL des lourds annaux, la pompe des parures,
Mêlent l'éclat de l'ari à ton charme pervers,
Et les gendelins langoureux des livres
Se meurent dans les mains aux caresses impures.

Ta bouche délicate aux fines cladures
Excelle à modeler l'artifice des vers ;
Sous les flots de satin savamment entr'ouverts,
Tes seins s'épanouissent de blanches lueurs.

Le reflet des sapiers assombrit tes yeux bleus.
Le rythmique retenue de ton corps endormi
Fait un sillage d'or au milieu des lumières.

Quand tu passes, gardant un sourire triste,
Rêvant parfoi saudarge de parfums et de pierres,
Je songe à la splendeur de ton corps libre et nu.

NOCTURNE

J'ADORE la langueur de la lèvre charnelle
Où pendule le pli des lèvres d'autrefois.
Ta démarche ensorcelle,
Et ton impénétrabilité est cruelle
A pris au cul du nord ses bleus trahres et froids.

Tes cheveux, répandus ainsi qu'une forêt,
Légers et rapineux, passage immatériel,
Semblent, à Bien-Aimée,
Recéler les rayons d'une embrumée,
D'une lune d'hiver dans le crétial des ciels.

Le soir voluptueux a des moiteurs d'alcôve :
Les adieux sont pareils aux regards sensuels
Dans l'ether d'un gris mauve,
Et je vais cullanger, inquietant et farouc,
Le lumineux reflet de tes orgies cruels.

Sous ta robe, qui glisse en ses frôlement d'aile,
Je devine tes corps... Je les pedonts des seins,
Une bêtme de l'amulle,
Les fleurs douce et fleuris, les jambes d'immortelle,
Le velouté du ventre et la rondeur des reins.

La terre s'alangue, étervie, et la brise,
Chaude encore des lits blanches, vient assoupir
La mer lasse et sonneuse...
Vers le nuit d'amour depuis longtemps promise...
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir.

Études et préludes,
recueil de Renée Vivien,
née Pauline Mary Tarn (1877-1909)
réf. parus chez Alphonse Lemerre,
à Paris, en 1901.

ISBN : 978-2-89824-739-5
© Vertigo éditeur, 2015

Dépôt légal : BAnQ - quatrième trimestre 2015

- 2.750° ächarid -

Lecturiels
www.lecturiels.org